Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 41

Artikel: C'est un as
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-217512

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

espère ainsi ramener le bâtiment à flottaison. » Il faut prendre patience, car la résistance est forte.

Entre temps, les mauvaises langues éprouvent de besoin de s'agiter et de faire circuler un bruit dont l'équipage et le capitaine Hoffmann font les frais. Ils sont dénoncés. Pourquoi ? « L'*Hirondelle,* se trouvant vis-à-vis de l'embouchure du Rhône sur le parage appelé la Bataillère, dans le moment où une embarcation montée par six hommes de la Tour-de-Peilz chavirait, ce bateau, après s'être arrêté, avait continué sa marche sans secourir les naufragés. » Le dénonciateur s'excusa, mettant sur le compte d'une surexcitation l'histoire déplaisante qu'il avait inventée. Le capitaine Hoffmann — et cela n'étonnera pas ceux qui se souviennent encore de lui, de son noble caractère, la rectitude même — renonça à poursuivre son calomniateur, se contentant d'une rétractation publique.

Mais que devenait, sur ces entrefaites, la malheureuse *Hirondelle ?* Au milieu de juillet, on était sur le point de la ramener sur l'eau, au prix de mille efforts, lorsqu'un orage éclata. Trente hommes avaient déjà pu monter à bord. Ils ne réussirent cependant pas à défendre le vapeur contre les éléments déchaînés ; les amarres se rompirent et, comme le rocher de Sisyphe, qui retombait toujours, le navire se replongeait dans l'eau. On s'obstina encore pendant quelques jours à garder l'espoir que tout n'était pas perdu, mais le 2 août, l'*Hirondelle* disparut définitivement et pour jamais sous les flots, à quelques mètres d'une rive charmante où, par contraste, la profondeur de l'eau est redoutable.

Disons en terminant que la cause de l'accident qui priva le lac Léman d'un de ses gracieux bateaux fut, paraît-il, la fausse manœuvre d'un timonier inexpérimenté, qui remplaçait le titulaire, bien connu à Ouchy sous le nom de *Zi.*

L. Mogeon.

A l'école.

Le régent. — Jules, dites-moi ce que c'est que la mémoire.

Jules. — C'est avec quoi c'est qu'on oublie, M'sieu.

C'est un as. — Ah ! madame, quel plaisir j'ai eu à entendre M. votre neveu au concert de dimanche ! quel coup d'archet !

— Je crois bien, il a été deux ans à « l'Observatoire » de Genève.

— Eh bien, je m'en doutais.

THÉ DANSANT

LE portier de l'hôtel, figé au seuil de l'ascenseur, dans son habit vert de tenue académique, m'a reçu très flegmatiquement. Peut-être a-t-il deviné, avec cette intuition propre aux régisseurs de la « Comédie Humaine » que je ne dansais pas ; d'un geste sèchement esquissé, il m'indiqua... l'escalier.

Un hôtel a toujours eu pour moi quelque chose d'énigmatique, d'imposant et d'artificiel à la fois. Je suis loin d'y être comme chez moi ; tout m'est occasion d'une maladresse ; une odeur de parfum asiatique y flotte en permanence et les tapis bien faits pour étouffer le bruit de mes pas, y sont inquiétants et m'intimident ; de ne plus m'entendre marcher, je suis saisi d'angoisse, l'angoisse soudaine de mon inexistence : *tobe or not to be.*

Rien n'est plus désagréable au moment précis où l'on s'apprête à faire bonne figure dans un monde inconnu.

Déjà mes oreilles percevaient, lointaine, la langoureuse et grisante musique des dancings rooms. Enfin j'allais voir danser ; je n'étais pas très rassuré à parler franc, bien qu'on m'eût dit que le siècle était aux danses modernes d'élégante renommée. Thé dansant : Il y a tant de manière de prendre le thé ; autant celle-là qu'une autre, me disais-je, et où il y a de la joie... D'ailleurs, l'affiche portait : « rendez-vous distingué pour familles ! »

Au fumoir personne ; aucun flirt, même aux tables excellemment dissimulées et favorables aux parlottes intimes.

Un silence élyséen à gauche, à droite, au fond. Seul l'orchestre se mit à ronronner d'étranges mélopées et les couples, froidement enlacés, s'appliquaient à donner à leur corps assouplis le rythme créé par M. Poniatowski, d'universel renom : absorbante besogne en vérité !

Et tandis que cette jeunesse neurasthénique « s'évertuait » (?) ainsi en des danses navrantes et funambulesques, le souvenir d'une fête au village se précisa, tenace, obsédante, exubérante, et de la joie saine plein les yeux, cette jeunesse villageoise dansait, riait aux sons d'une ritournelle bruyante, éclatante dans ses cuivres et apaisante dans les trémolos de ses flutes ; grosse caisse sempiternelle, mais révélatrice de vie fraîche et joyeuse.

Ce soir là, Jean-François Braillard, la terreur des belles, avait volé, dans l'allée qui mène au « Champ des cerisiers », deux vastes baisers sonores sur la nuque de la grande Marie qui... les lui avait rendus.

Deux mois après ils fêtaient leurs accordailles.

Voluptueuse et malsaine, la musique du dancing venait de cesser, et les couples inertes, séparés brutalement par un nouveau silence, avaient repris chacun leur solitude au point où ils en étaient restés.

R. Ms

SUR LE MARCHÉ

JOLI coup d'œil. Sous le soleil d'été, la place, très vaste, s'anime. Des peupliers l'encadrent, au pied desquels quelques vendeurs ont déposé des corbeilles de fruits secs — séchons — poires, pommes et prunes. Ce sont des marchands occasionnels, qui font négoce de leur superflu. Prenons à gauche. Une odeur un peu âcre de viande fumée éveille le flair des gourmets. Voici la rangée des bancs où se débite la charcuterie vaudoise, le bon « salé de campagne ». Ah ! que sont appétissantes ces boucles de saucisses, au foie ou aux choux, bronzées et luisantes, suspendues en guirlandes au-dessus du marchand ! Et que ce jambon qu'il découpe, tranche à tranche, avec la gravité du sacrificateur accomplissant un rite, que ce jambon à la chair rosée est tentant ! Rabelais eût trouvé de bonnes paroles à lui dire, et Brillat-Savarin l'eût arrosé de vieux madère. A ses côtés, la saucisse à rôtir, comme un serpent, s'enroule en spirale, et le boudin l'imite. Les « atriaux », veinés de blanc, coiffés de vert, font risette aux pieds de porc. Les saucissons frôlent le porc fumé.

Et, devant cet étalage de succulentes choses, les bonnes dames hésitent, tâtonnent, discutent ; les cuisinières froncent le sourcil d'un air important ; les gamins tirent la langue ; les sans-le-sou serrent leur ceinture.

Pénétrante, audacieuse, indiscrète, la symphonie des fromages est toute voisine. Les Gruyère, les Emmenthal, les « tommes », les « schapsiger », les « sérés » répandent autour d'eux un arôme persistant, que hument les amateurs. Les uns s'arrêtent devant les meules entamées, et le marchand les accueille, sa ride en main, prêt à extraire de la pièce choisie un échantillon persuasif.

* * *

Verbeux, hâbleurs, débrouillards, les camelots forains vantent leurs marchandises. Ils sont cinq ou six qui font du bruit comme quinze et effarouchent un peu les vieilles montagnardes que ces « boniments » ne parviennent à convaincre qu'à grand-peine. Mais la concurrence émoustille ces messieurs. Et ils s'en donnent.

Encore qu'elles se méfient, les ménagères stationnent, se baissent, examinent, tâtent, scrutent et se laissent tenter. Chaussures, tissus, bijouterie, quincaillerie, soldes variés, fonds de boutiques... Il y a là tout un assortiment de rossignols invendables au chef-lieu, mais qui trouveront peut-être amateurs sur le marché d'une petite ville. Les bonnes gens, ici, ont peu de termes de comparaison. Et puis, sur quelques-uns, le clinquant produit encore son effet, le soi-disant article de Paris raccroche, au passage, un gogo d'humeur affable... Et les ménagères, elles mêmes — encore qu'économes et peut-être « regardantes » — se laissent prendre au bon petit truc de « l'occasion exceptionnelle ».

* * *

Des chars remplis de pommes de terre ou de choux s'alignent, à l'ombre des peupliers. Et, tout autour, les bonnes dames affairées marchandent. Il y a là quelque bruit. Non pas assourdissant, mais une harmonie amusante, comme la rumeur de quelque volière en émeute. Et des exclamations brochent sur le tout :

— Eh ! c'est vous !

— Quel hasard !

— On ne vous voit plus.

— Pensez donc que mon mari...

— Et les enfants vont bien ?

— Les œufs sont-ils chers ?

— Eh ! bien, voyez-vous, moi, quand la lune croît...

— Combien les choux ?

— Ne me parlez pas des domestiques, c'est une plaie.

— A qui le dites-vous ?

Ainsi des phrases se croisent, sans suite, dont le passant recueille la drôlerie en une macédoine incompréhensible. Ces dames, d'ailleurs, se préoccupent peu de l'effet produit sur le prochain par leur caquet. Elles stationnent sur la place, sur la rue qui longe le marché, devant les étalages, partout, sans gêne et sans discrétion. En ce jour, la petite ville leur appartient. Elles le savent. Que si le panier de l'une d'elles caresse trop rudement vos côtes, ne vous plaignez pas. Le règne des paniers à provisions et des filets à légumes est éphémère, mais tyrannique. Subissez en silence son despotisme bousculant et suivez votre chemin avec prudente lenteur. Evitez les corbeilles mal alignées. Il y aurait danger à mettre les pieds dans les épinards. Insinuez-vous entre les acheteuses et, ce faisant, avec précaution, vous vous en tirerez, que bien, que mal.

* * *

Plus loin, là-bas, au pied de ce mur vétuste qui surplombe un beau « parchet » de vigne, les mulets, les chevaux, attachés à une barrière de bois, grignottent leur maigre provende en attendant le retour au logis. Aimez-vous le mulet, ce joli mulet valaisan qui fait sonner sous le sabot le granit des rochers et le cailloutis des routes ? D'aucuns le jugent mal. On lui attribue, parfois, une mentalité désolante. On le dit mou, lent, difficile, paresseux, que sais-je ? Ah ! les vilaines calomnies. Le mulet est l'auxiliaire indispensable du montagnard. Regardez-le dans son milieu, sur les chemins alpestres. Il est gai, alerte, amical. Il sait s'équilibrer comme un Knie. Il grimpe comme un chat. Il varappe comme un clubiste. Et, avec cela, d'une sobriété plus que spartiate. Demandez à nos pioupious !

Mais, les mulets m'éloignent du marché. Ici, ils ne gambadent ni ne grimpent. Unissant la patience à une saine philosophie, ils considèrent d'un *œil* blasé le mouvement des hommes, ces maîtres agiles que leur donna la Providence. Parfois, ils manifestent leur opinion par une ruade, tandis que l'âne voisin braît violemment. Et il arrive aussi que quelque bœuf interrompe sa ruminée pour confirmer, en beuglant, l'avis de ses camarades.

Autant, d'ailleurs, en emporte la bise. Sur ce marché, comme partout en ce monde, la parole est aux bipèdes, qui en usent, en mésusent et en abusent. Les bœufs, les chevaux et les ânes n'ont pas même voix consultative.

C'est peut-être regrettable.

* * *

Midi. Le marché tire sur sa fin. Les camelots, après avoir tenté un dernier effort et lancé une dernière clameur, plient bagage à la hâte. L'un d'eux, qui a déjà « réduit tout son butin » — comme dit l'agent de police — compte sa recette sur le couvercle d'une caisse, tandis que sa femme casse la croûte silencieusement. Peu à peu la place se dépeuple. Les mulets partent les uns après les autres, sous une charge légère, tandis que derrière eux, montagnards et montagnardes emboîtent le pas, les uns fumant, les autres tricotant. Le balayeur de ville nettoie le terrain. Des gosses fureteurs cherchent, çà et là, une aubaine quelconque — un sou perdu, une pomme, une poire. A la pinte voisine, les affaires vont bon train. Les demi-litres se succèdent sur les tables humides et poisseuses. Tout le monde parle à la fois. Des vieux mangent un peu